

LIN Yutang

Un moment à Pékin

Edition intégrale

Roman traduit de l'anglais
par François Fosca



Éditions Picquier

ENFANCES CHINOISES

Chapitre I

C'était le matin du 20 juillet 1900. Une file de carrioles attelées de mules s'échelonnaient à l'entrée ouest de Matajen Houtoung, une rue de la Ville orientale de Pékin^{1*}. Une partie des mules et des carrioles allaient jusqu'à la ruelle qui s'étend au nord et au sud, le long des murs rosés du Grand Temple du Bouddha. Les cochers avaient été matinaux et étaient arrivés dès l'aube. Un grand vacarme troublait ces premières heures du jour. Il en est toujours ainsi, avec ces cochers braillards et bruyants.

Lota, un vieil homme dans la cinquantaine, le majordome de la famille qui avait retenu ces carrioles pour un long voyage, fumait sa pipe et surveillait les cochers ; eux, tout en plaisantant et en se disputant, fourrageaient leurs bêtes. Quand ils ne se moquaient pas de leurs mules et des ancêtres de leurs mules, ils se moquaient les uns des autres.

— Au temps où nous vivons, dit l'un, comment savoir si l'on reviendra mort ou vivant de ce voyage ?

— On vous paie bien, n'est-ce pas ? dit Lota. Avec deux taëls² d'argent, on peut acheter une ferme.

— A quoi bon de l'argent, si on crève ? répliqua le cocher. Les balles des fusils étrangers ne font point de distinction entre les gens. *Peng-teng* ! elles vous transpercent le crâne, et vous voilà un cadavre avec la tresse toute de travers.

1. (*) Les notes du traducteur sont regroupées en fin de livre.

Regardez-moi le ventre de cette mule ? A-t-on jamais vu de la viande arrêter les balles ? Mais quoi ? il faut bien gagner sa chienne de vie !

— Il est difficile de tout prévoir, dit un autre. Pékin occupé par les soldats étrangers ne sera guère agréable à habiter. Pour moi, je suis bien content de partir.

Le soleil parut à l'orient, et ses rayons, frappant l'entrée de la maison, firent étinceler la rosée sur les feuilles du grand arbre à kola. L'entrée de la demeure des Yao n'était pas imposante : une petite porte noire, avec un disque rouge au centre. Un grand arbre à kola ombrageait l'entrée, et l'un des cochers s'était assis sur une tablette de pierre enfoncée dans le sol. La matinée était délicieuse, mais la journée promettait d'être chaude, et le ciel sans nuages. Une jarre de terre, ni grande ni petite, avait été posée sous un arbre. Pendant les fortes chaleurs de l'été, on la remplissait de thé pour désaltérer les passants assoiffés. Elle était encore vide, et en l'apercevant, un cocher remarqua :

— Votre maître est charitable.

— Il n'y a pas de meilleur homme au monde, répondit Lota.

Il désigna une bande de papier rouge collée près de la porte ; mais le cocher ne savait pas lire. Lota lui expliqua que ce papier annonçait que des remèdes contre le choléra, la colique et la dysenterie seraient distribués gratuitement.

— Voilà qui est important, dit le cocher. Vous devriez nous donner de ces remèdes pour le voyage.

— Pourquoi vous encombrer de médicaments, puisque vous voyagerez avec notre maître ? N'est-ce pas la même chose, s'il les emporte ou si vous les emportez ?

Les cochers s'efforcèrent de tirer de Lota des renseignements sur la famille. Il se contenta de leur répondre

que son maître possédait des magasins où l'on vendait des drogues.

Bientôt, le maître apparut en personne, pour voir si tout était en ordre. C'était un homme dans la quarantaine, courtaud, trapu, avec des sourcils en broussaille et des poches sous les yeux. Son visage était imberbe et son teint frais, ses cheveux encore complètement noirs ; son pas alerte et décidé, lent mais ferme. Son allure révélait un athlète, entraîné selon les méthodes chinoises à conserver un équilibre parfait, et prêt à parer toute attaque par surprise, qu'elle vînt de face, de derrière ou de côté. Il se tenait un pied solidement planté sur le sol, tandis que l'autre jambe se trouvait en avant, légèrement fléchie, dans une attitude défensive qui empêchait qu'on ne l'ébranlât. Il souhaita le bonjour aux cochers ; et, ayant avisé la jarre, il recommanda à Lota de veiller à ce que, pendant son absence, elle fût remplie chaque jour comme d'habitude.

— Vous êtes un homme de bien ! s'exclamèrent en chœur les cochers.

A peine le maître était-il rentré dans la maison qu'une femme jeune et belle apparut. Elle avait des pieds minuscules, et sa chevelure bien soignée, d'un noir de jais, était négligemment nouée. Elle portait une ancienne jaquette rose aux manches amples, dont le col et les poignets étaient agrémentés d'une bande large de trois doigts, de satin d'un vert très pâle. Elle parla familièrement aux cochers, sans cette timidité coutumière aux jeunes Chinoises de la bonne société, demanda si les mules avaient mangé et s'en alla.

— Votre maître a bien de la chance ! s'écria un jeune cocher. D'ailleurs la chance récompense toujours l'homme de bien. Quelle jeune et jolie concubine !

— Peste soit de ta langue ! dit Lota. Notre maître n'a pas de concubines. Cette jeune femme, qui est veuve, est sa fille adoptive.

Par plaisanterie, le jeune cocher s'appliqua un soufflet, et les autres s'esclaffèrent. Bientôt un autre domestique et un groupe de jolies servantes, de douze à dix-huit ans, arrivèrent chargés de literie, de bagages et de petites marmites. Assez éblouis, les cochers n'osèrent pourtant pas continuer leurs commentaires. Un garçon de treize ans vint ensuite, que Lota leur dit être le jeune maître.

Après une demi-heure d'allées et venues, la famille parut. La belle jeune femme accompagnait cette fois deux fillettes vêtues fort simplement de jaquettes de coton blanc ; l'une portait des pantalons verts, l'autre des pantalons violets. Il est toujours facile de distinguer les filles de bonne famille de leurs servantes, à leur allure nonchalante et à leurs gestes tranquilles. Comme la jeune femme tenait les fillettes par la main, les cochers devinèrent que celles-ci étaient les jeunes maîtresses.

— *Hsiaochieh*, montez dans ma carriole, dit le jeune cocher. La mule de mon camarade est méchante.

Moulane, la fille aînée, comparait et réfléchissait. La mule de l'autre carriole était plus petite, mais son conducteur avait la mine plus joviale. En revanche, le jeune cocher avait de vilaines plaies à la tête. Moulane se décida plus à cause du cocher qu'à cause de la mule.

Les petites choses ont tant d'importance dans notre vie, ces petites choses si insignifiantes en elles-mêmes ; et lorsque nous examinons plus tard leur enchaînement, nous réalisons que souvent elles sont lourdes de conséquences graves. Si le jeune cocher n'avait pas eu de plaies à la tête et si Moulane n'était pas montée dans la carriole que traînait la petite mule chétive, les choses se seraient passées

autrement durant ce voyage, et tout le cours de la vie de Moulane aurait été changé.

Au milieu de toute cette agitation, Moulane entendit sa mère qui grondait Ecran d'Argent, une servante de seize ans, d'être trop élégante et trop fardée. Ecran d'Argent dut subir d'être humiliée devant tous ; et l'aînée des servantes, Brume bleue, qui était âgée de dix-neuf ans, sourit silencieusement tout en aidant la mère de famille à monter dans sa carriole. Elle se félicitait secrètement d'avoir écouté les recommandations de sa maîtresse et de n'avoir pas fait toilette pour ce voyage.

Au premier coup d'œil, on se rendait compte que la mère régentait toute la famille. C'était une femme dans la trentaine, aux épaules larges, à la face carrée, et qui avait une tendance à l'obésité ; elle parlait d'une voix claire et impérieuse.

Lorsque chacun fut installé et prêt à partir, une petite servante de onze ans, nommée Encens, qui était debout près de la porte, éclata en sanglots. Elle était au désespoir de rester seule à la maison avec Lota et les autres domestiques.

— Laissez-la donc venir avec nous, dit le père de Moulane à sa femme. Elle pourra au moins aider à bourrer votre pipe à eau.

Aussi, au dernier moment, Encens sauta dans la carriole des servantes. Tout le monde semblait casé. Mme Yao cria aux servantes de baisser le store de bambou devant leur voiture et de ne pas trop se montrer au-dehors.

Il y avait cinq carrioles couvertes, que tiraient des mules et un poney. L'oncle maternel, Feng, venait en tête du convoi avec le fils aîné ; ensuite la mère avec la plus âgée des servantes, Brume bleue, qui tenait dans ses bras un bébé de deux ans. Dans la troisième carriole avaient pris

place Moulane, sa sœur Mocho et la fille adoptive, nommée Corail. Les trois autres servantes, Ecran d'Argent, Brocart, qui était âgée de quatorze ans, et la petite Encens suivaient dans la quatrième carriole. M. Yao était tout seul et formait l'arrière-garde. Son fils Tijen avait évité sa compagnie et préféré celle de son oncle. Un domestique, Lotoung, le frère de Lota, s'était perché en dehors de la carriole de M. Yao, l'une de ses jambes passée par-dessus le timon et l'autre pendante.

D'une voix forte, Mme Yao annonça à la foule rassemblée pour assister à leur départ qu'ils s'absentaient pour quelques jours seulement, et allaient rendre visite à des parents dans les Montagnes de l'Ouest³. En réalité, leur but était le Sud. Mais quelle que fût leur destination, il était manifeste pour les passants que la famille fuyait les troupes européennes, qui marchaient sur Pékin à cause de la révolte des Boxers.

Alors, avec des « Hue ! », des « Dia ! » et des claquements de fouet, la caravane s'ébranla. Les enfants étaient très excités, car c'était leur première visite à cette maison de Hangtchéou⁴ dont leurs parents leur avaient si souvent parlé.

*

Moulane admirait beaucoup son père. Jusqu'au soir du 18, il avait refusé de quitter Pékin ; depuis qu'ils étaient décidés à chercher un refuge dans leur maison de Hangtchéou, il s'était préparé au départ avec infiniment de sang-froid et de calme. M. Yao était un taoïste convaincu et ne laissait rien troubler son équanimité.

« L'agitation est pernicieuse pour l'âme », déclarait-il souvent. Une autre de ses maximes était : « Celui qui se

conduit bien, rien de ce qui lui arrive ne peut être mal. » Plus tard, Moulane eut bien souvent l'occasion de méditer ces paroles de son père, et elles lui constituèrent une sorte de philosophie, d'où elle tira une bonne part de sa bonne humeur et de son courage. Un monde où rien de ce qui vous arrive ne peut jamais être mal est un monde excellent et joyeux ; un monde où l'on a la force de vivre et d'endurer.

Depuis le mois de mai, la guerre était dans l'air. Les troupes étrangères des Alliés s'étaient emparées du fort de la côte ; mais la voie ferrée qui le liait à Pékin avait été détruite par les Boxers, dont la puissance et la popularité s'étaient accrues, et qui s'étaient répandus sur toute la contrée. L'impératrice douairière avait hésité entre deux partis : devait-elle éviter une guerre avec les puissances étrangères, ou se servir des Boxers, puissance étrange, inconnue et redoutable, dont l'unique but était d'anéantir les étrangers qui se trouvaient en Chine et se vantait de posséder des pouvoirs magiques qui mettaient ses partisans à l'abri des balles ennemies ? La Cour ordonna un jour l'arrestation des chefs boxers et, le lendemain, nomma ministre des Affaires étrangères le prince Tuan, qui leur était favorable. Des intrigues de palais jouèrent un rôle important dans ce changement de politique à leur égard. L'impératrice douairière avait déjà privé son neveu du pouvoir et projetait de le déposer. Elle souhaitait placer sur le trône le fils unique du prince Tuan, un coquin sans envergure. Persuadé qu'une guerre avec l'étranger accroîtrait sa puissance et placerait la couronne sur la tête de son fils, le prince Tuan encourageait l'impératrice à croire que les sortilèges des Boxers les mettaient réellement à l'abri des balles étrangères. En outre, ceux-ci avaient menacé de s'emparer « d'un Dragon et de deux Tigres », qu'ils

sacrifieraient au Ciel pour avoir trahi leur peuple ; le « Dragon » était l'empereur réformiste, dont les « cent jours de réformes », deux ans auparavant, avaient scandalisé les mandarins conservateurs, et les « Tigres », le vieux prince Choung et Li Hungchang, qui avaient été responsables de la politique étrangère. Le prince Tuan rédigea donc un faux, une prétendue note collective du corps diplomatique de Pékin, qui demandait à l'impératrice douairière de rendre le pouvoir à l'empereur. Ce document devait convaincre la vieille femme que les puissances étrangères entendaient empêcher la déposition du souverain. Elle décida donc de prendre le parti des Boxers, dont l'influence était due à leur cri de guerre : « Chassons les étrangers venus de l'Océan ! » Quelques membres éclairés du cabinet s'étaient montrés hostiles aux Boxers parce qu'ils se proposaient de brûler les légations européennes, ce qui était contraire aux usages occidentaux ; mais le prince Tuan avait réduit à néant cette opposition, et le recteur de l'Université avait fait hara-kiri en s'ouvrant le ventre.

Les Boxers avaient enfin pénétré dans la capitale. Un lieutenant-colonel, chargé de les combattre, avait été capturé dans une embuscade et avait vu ses troupes se rallier aux rebelles. Extrêmement populaires, les Boxers avaient triomphalement occupé Pékin, massacrant les étrangers ainsi que les Chinois chrétiens et incendiant leurs églises. Le corps diplomatique protesta, mais Kang Yi, chargé d'« enquêter » sur eux, déclara qu'ils étaient « envoyés par le Ciel afin de chasser les peuples venus de l'Océan et de laver la honte de la Chine ». Il avait même secrètement introduit des milliers de Boxers dans la capitale.

Une fois dans la ville, ceux-ci, sous la protection inavouée de l'impératrice et du prince Tuan, déchaînèrent

la terreur. Ils parcouraient les rues, pourchassant et égorgeant les « Premiers Poilus » – les étrangers – de même que les « Deuxièmes et Troisièmes Poilus », c'est-à-dire les chrétiens, les employés des firmes étrangères et tout Chinois coupable de parler anglais. Ils mettaient le feu aux églises et aux maisons des étrangers, brisaient les miroirs, les parapluies, les pendules et les peintures qui provenaient de l'étranger. En fait, ils tuaient plus de Chinois que d'étrangers. Convaincre un Chinois d'être un « Deuxième Poilu » était fort simple. On faisait agenouiller le suspect devant un autel boxer dressé dans la rue et on brûlait un papier contenant un message à la divinité protectrice. Le suspect était coupable ou non, suivant que les cendres volaient vers le ciel ou vers le sol. Ces autels étaient érigés dans les rues au coucher du soleil, et ceux qui s'étaient ralliés aux Boxers y brûlaient de l'encens tandis qu'ils exécutaient leur danse des singes ; parmi les dieux qui les protégeaient, l'Esprit du Singe était un des plus populaires. Le parfum de l'encens remplissait les rues et on se serait cru de nouveau dans le pays enchanté de *Hsiyouchi*⁵. Même de hauts fonctionnaires avaient élevé des autels et invité chez eux les chefs boxers ; des domestiques, heureux de pouvoir tyranniser leurs maîtres, s'étaient joints aux rebelles. M. Yao, qui était un homme éclairé et dont les sympathies allaient à l'empereur réformiste, estimait qu'un tel état de choses était une ineptie stupide et dangereuse ; toutefois, il gardait ses convictions pour lui. Il avait de bonnes raisons pour être en un certain sens xénophobe ; il détestait le christianisme, cette religion étrangère que protégeaient des puissances étrangères. Mais il était trop intelligent pour approuver le mouvement boxer, et se félicitait que Lota et son frère Lotoung n'eussent point fait cause commune avec la racaille.

En ville, on se battait. Le ministre d'Allemagne avait été attaqué et assassiné par des soldats mandchous. Le quartier des Légations était assiégé, et les troupes qui les défendaient tenaient depuis deux mois dans l'attente des renforts qui viendraient de Tientsin⁶. Young Lou, qui était un des hommes auxquels l'impératrice douairière se fiait le plus, fut placé à la tête de la Garde impériale et chargé de donner l'assaut aux légations ; mais n'étant pas partisan de cette attaque, il émit secrètement des ordres pour qu'elles fussent protégées. Néanmoins, des pâtés entiers de maisons près du quartier des Légations avaient été rasés et des rues entières de la Cité du Sud incendiées. La ville était en fait bien plutôt entre les mains des Boxers qu'entre celles du gouvernement. Les porteurs d'eau et les vidangeurs eux-mêmes n'étaient autorisés à faire leur besogne que s'ils portaient des turbans rouges et jaunes.

Durant toute cette période, M. Yao s'était refusé à penser au départ. Sa seule concession fut de détruire quelques grands miroirs d'origine étrangère et un télescope démontable qu'il avait acheté à titre de curiosité. Sa maison était un peu en dehors de la zone où se commettaient le plus de destructions. Lorsque sa femme le suppliait de quitter les tueries, le pillage et les troubles, il ne répondait pas ; il refusait d'en tenir compte. La campagne environnante grouillait de troupes, et M. Yao jugeait qu'il valait mieux se tenir coi plutôt que de se déplacer. Il pensait que l'homme propose et que les dieux disposent ; et il était prêt à prendre les choses comme elles viennent.

Son calme et sa nonchalance exaspéraient sa femme. Elle l'accusait de vouloir vivre et mourir parmi ses curiosités et ses fleurs. Mais quand les troupes alliées furent proches, le sac de la ville apparut imminent.

— Si vous n'attachez aucun prix à l'existence, lui dit

sa femme, songez du moins à celle de ces petits enfants.

L'argument porta, bien que M. Yao eût rétorqué :

— Comment savez-vous si nous serons plus en sûreté sur les routes ?

Ainsi, dans l'après-midi du 18 juillet, le départ avait été décidé. M. Yao pensait que si lui et sa famille pouvaient obtenir des carrioles et aller tout droit vers le Sud, à Tehtchéou, la première ville du Chantoung, ce qui représentait un voyage de huit à neuf jours, ils seraient hors de danger. Le nouveau gouverneur du Chantoung avait chassé les Boxers hors de sa province par les armes et il y avait maintenu l'ordre et la paix. Pourtant le mouvement rebelle avait pris naissance dans le Chantoung, où plusieurs « incidents religieux » s'étaient déroulés, entre autres celui qui avait amené la cession à bail de Tsingtao aux Allemands et le renvoi du précédent gouverneur, You-Hsien, qui avait encouragé les Boxers.

Un jour, le nouveau gouverneur, Yuan-Chihkai, avait mandé auprès de lui un chef boxer afin qu'il lui démontrât leurs pouvoirs magiques. Dix Boxers furent placés sur un rang, en face d'un peloton d'exécution armé de fusils modernes. A un signal donné, les soldats tirèrent ; et, ô merveille ! les dix Boxers demeurèrent sains et saufs : les fusils n'avaient pas été chargés. Triomphant, le chef boxer s'écria :

— Vous voyez que...

Le gouverneur l'interrompit en sortant un revolver et en abattant un par un les Boxers. Du coup, les rebelles avaient été complètement discrédités dans le Chantoung ; et après une courte campagne, ils avaient émigré dans le Chihli.

Fuir vers Tientsin était hors de question ; si le désordre régnait à Pékin, Tientsin était un véritable enfer et la route

pour s'y rendre traversait en plein la zone des combats. Ceux qui avaient quitté Tientsin pour se réfugier dans la capitale racontaient que le trafic sur le Grand Canal⁷ était bloqué pendant des kilomètres et que certains bateaux ne parvenaient à avancer que de cinq cents mètres par jour. Force était donc de gagner par route Tehtchéou, sur la frontière du Chantoung, avant de s'embarquer sur le Grand Canal; et, parce qu'il se trouvait des *hounhoun*, c'est-à-dire des bandits, au-delà de la Porte de Youngtingmen, il fallait franchir le Pont de Marco Polo⁸ et suivre la route de Chotchéou avant de se diriger vers le sud-est.

Le voyage depuis Tehtchéou, en descendant le Grand Canal pour gagner Changhaï et Hangtchéou, ne présenterait pas non plus de dangers, parce que les gouverneurs du Sud-Est de la Chine avaient convenu avec les consuls étrangers de maintenir la paix et de protéger les étrangers et leurs biens. De la sorte, le conflit boxer avait été entièrement localisé dans le Nord.

— Quand partons-nous ? demanda Mme Yao.

— Après-demain, répliqua son mari. Il faut nous occuper des carrioles. Nous aurons ensuite à faire nos paquets.

Maintenant qu'elle avait obtenu gain de cause, Mme Yao était troublée par la pensée des bagages.

— Comment emballerai-je tout en un jour ? s'écria-t-elle. Il y a toutes les malles, et les tapis, et les fourrures, et les bijoux... et vos collections.

— Ne vous occupez pas de mes collections, dit M. Yao d'un ton bref. Laissez la maison exactement dans l'état où elle est. Il n'y a rien à emballer, excepté des vêtements d'été et un peu d'argenterie pour le trajet. Nous ne partons pas en voyage d'agrément ; nous fuyons devant la guerre. Je laisserai Lota et quelques domestiques pour garder la

maison. Peut-être sera-t-elle pillée par les Boxers. Ou par les soldats. Ou par les troupes étrangères. Et enfin, que vous ayez ou non roulé vos tapis et fait vos malles, la maison risque d'être entièrement détruite par le feu. Si nous devons échapper à tout cela, nous y échapperons, et s'il faut tout perdre, tout sera perdu.

— Mais toutes nos fourrures et nos objets précieux ? dit sa femme.

— Combien de carrioles pensez-vous que nous allons prendre ? Les hommes et les femmes, à eux seuls, en occuperont déjà cinq, et je ne suis pas sûr de pouvoir m'en procurer autant.

Un peu plus tard, il fit appeler Lota dans le vestibule. Il y avait des années que Lota servait dans la famille. Originaire du même village que Mme Yao, il lui était vaguement apparenté. Le maître savait qu'il pouvait lui confier toute sa fortune.

— Lota, lui dit-il, demain j'emballerai quelques objets avec vous, les porcelaines, les jades et les plus belles peintures, et nous les mettrons à l'abri. Mais nous laisserons toutes les vitrines et les socles où ils sont. Si des pillards se présentent, ne leur résistez pas et dites-leur de se servir. Inutile de risquer votre vie pour des choses sans valeur ! Elles ne méritent pas tant.

Il pria Feng, le frère de sa femme, qui s'occupait des affaires de la famille et gérait leurs magasins de droguerie et leur commerce de thés, de lui apporter le lendemain, en lingots et en pièces brisées, l'or et l'argent nécessaires au voyage. Feng devait aussi rendre visite au médecin de la Cour impériale et tâcher d'obtenir de lui quelque protection officielle pour le voyage.

*

Au milieu de la nuit, M. Yao, qui couchait seul dans sa chambre du corps de logis du sud-ouest, se leva et éveilla Lota. Il lui ordonna d'allumer une lampe et, muni d'une bêche et d'une pelle, de le suivre sans le moindre bruit dans l'arrière-jardin. Le vieux maître et le vieux serviteur sortirent, chargés de six bronzes Chou et Hou et de plusieurs douzaines de jades et de cachets de pierre⁹, que M. Yao avait lui-même soigneusement emballés dans des caisses en bois de santal, et ils enterrèrent le tout au pied du dattier du jardin. Pendant plus d'une heure, ils travaillèrent à la lueur de la lampe et des étoiles de cette nuit d'été.

Tout joyeux et très animé, M. Yao rentra dans la maison avant que personne ne fût levé. La rosée était abondante et Lota, qui toussait un peu, proposa d'aller préparer du thé chaud.

M. Yao couchait souvent seul et n'avait pas de concubines. Chef d'une famille opulente, il ne s'intéressait guère qu'à ses livres, à ses curiosités et à ses enfants. Il n'avait pas de concubines pour deux raisons. D'abord, parce que sa femme ne l'aurait pas toléré. Ensuite, parce qu'il s'était produit un brusque changement dans sa vie, quand à trente ans il avait épousé la mère de Moulane. Jusque-là mauvais sujet, coureur de femmes et coureur d'aventures, il était devenu un dévot taoïste. Sa famille avait toujours complètement ignoré ce qu'avait été sa vie de garçon. Il avait bu et joué, fait du cheval, de l'escrime et de la boxe, eu des liaisons et entretenu une chanteuse, beaucoup voyagé et fréquenté la meilleure société. Et tout d'un coup, il s'était transformé. Son père était mort un an après son mariage et lui avait laissé une énorme fortune, sous la forme d'un commerce de droguerie et de thés à Hangtchéou, Soutchéou, Yangtchéou et Pékin, avec des arrivages réguliers de simples

et de thé du Foukien et d'Anhui ; en outre, quelques maisons de prêts sur gages. Le développement spirituel de cet homme durant toute cette période demeurait si enveloppé de mystère que sa femme elle-même ne savait pas s'il s'était converti après l'avoir épousée ou avant. Non seulement il cessa de jouer, de boire avec excès (ce qu'il supportait fort bien) et d'avoir des intrigues, bref de ruiner sa magnifique santé, mais il cessa aussi de s'occuper de ses affaires et en abandonna la direction à Feng, le frère de sa femme, qui était un administrateur des plus capables.

A cette époque, entre 1898 et 1900, la « pensée nouvelle¹⁰ » commençait à se répandre. Elle était propagée par ceux qui, durant un bref laps de temps, inspirèrent les réformes qui se terminèrent par le désastreux coup d'Etat et l'emprisonnement de l'empereur dans son palais. Par ses lectures des livres et des revues qui les exposaient, M. Yao se tenait au courant des idées nouvelles, et en faisait son profit.

Pendant que Lota était parti lui préparer du thé, le vieux Yao, au lieu de se diriger vers le corps de logis où sa femme dormait avec les enfants, gagna son propre appartement dans le corps de logis de l'ouest, sur le devant de la maison. Il s'allongea sur le *kang*¹¹ garni et réfléchit à tout ce qu'il avait à faire ce jour-là. Chaque fois qu'il commençait un régime pour soigner sa santé physique, il couchait toujours dans son appartement. Il se levait à minuit juste, et ayant croisé les jambes, il se mettait en position ; puis il exécutait le nombre déterminé de massages du front, des tempes, des joues et du menton, des paumes et des pieds. Il contrôlait ensuite son souffle et pratiquait de profondes respirations abdominales, réglait le flux de sa salive. Alors, ayant stimulé sa circulation et contrôlé son souffle, il pouvait, dans le grand silence de la nuit, entendre son fluide

intestinal qui circulait, et nourrissait l'abdomen inférieur, siège et centre de toute la force spirituelle. Il s'appliquait à cela pendant environ dix minutes, quelquefois quinze ou vingt, afin d'alimenter son *ch'i*, qui est l'énergie nerveuse simple. A intervalles réguliers, il reprenait les massages des paumes et des pieds. Mais il se gardait d'arriver jusqu'à la fatigue et s'arrêtait au moment où il avait atteint un parfait bien-être, et où son corps rayonnant grâce au sang qui s'écoulait dans ses jambes, il éprouvait une exquise et douce sensation. Alors, se relâchant, il s'étendait et dormait d'un profond sommeil.

Lota souleva la portière et entra, une théière à la main. Il versa le liquide bouillant dans une tasse et l'apporta jusqu'au lit. Le vieux Yao se gargarisa avec le thé et le rejeta dans un crachoir.

— *Laoyeh*, le voyage sera fatigant, dit Lota, et aujourd'hui vous devriez vous reposer. Je ne sais pas si nous pourrions trouver des cochers et des carrioles. L'homme doit venir m'avertir ce matin.

Il versa une seconde tasse à son maître.

— J'ai réfléchi à tout cela, poursuivit-il. Il vaut mieux que Feng, notre Second Maître, reste ici. La responsabilité est trop lourde pour moi. Mais emmenez Brume bleue, Brocart, Ecran d'Argent et Encens. Par le temps qui court, ces jeunes filles ne nous causeraient que des ennuis.

— C'est juste, dit Yao. Demandez à Ting et à Chang de venir vous aider à garder la maison.

Ting et Chang étaient de vieux employés de la droguerie de Morrison Street, qui était située à une assez grande distance au sud de la maison. Le magasin de M. Yao, où l'on ne vendait que des remèdes chinois et du thé, n'avait évidemment aucun lien avec les étrangers et, jusqu'ici, les pillards l'avaient épargné.

— Fort bien. Mais personne d'autre, répliqua Lota. Moins il y aura de monde dans la maison, moins nous aurons de difficultés. Et le magasin ?

— Les frères Chen s'en occuperont. Il n'y a rien à voler, excepté quelques racines d'herbes, du poivre et des simples. Qu'en feraient-ils ? Nous n'avons pas de miroirs étrangers qu'ils pourraient briser, et de toute façon le magasin sera fermé tant que la situation ne se sera pas améliorée. Il y a quelques jours, on a saccagé le magasin étranger Pouri. Les montres, les pendules et les miroirs furent réduits en miettes. Un individu prit un flacon de parfum étranger pour une bouteille de vin et en avala le contenu. L'homme pâlit et tomba par terre en criant qu'il avait été empoisonné par une mixture étrangère. Un jeune employé de la maison a raconté qu'ils avaient fracassé « la machine à parler électrique » (le téléphone) et coupé le câble, parce qu'ils croyaient que c'était une mine destinée à les faire sauter. Quelqu'un arracha la robe d'un mannequin étranger et le transporta tout dévêtu dans la rue. La foule poussa des acclamations et se divertit fort de cette étrangère nue. Les enfants se ruèrent sur sa perruque blonde et se la disputèrent...

Lota et le vieux Yao se mirent à rire.

Il faisait maintenant grand jour et l'on entendait du bruit dans les cours. Lota descendit le store de papier de la fenêtre et observa que la journée serait chaude. A Pékin, les nuits d'été sont toujours fraîches et, pendant la chaleur du jour, les habitants déroulent du papier-crêpe devant les fenêtres, afin de conserver aux chambres, qui se trouvent toutes au rez-de-chaussée, une fraîcheur de cave. Cette année-là, Yao n'avait pas fait élever un apprentis de nattes à une dizaine de mètres au-dessus du toit, comme il l'avait fait les autres années, ce qui ombrageait toute la maison

comme l'eût fait un grand arbre, tout en permettant à l'air de circuler. Il s'était produit trop d'incendies dans la ville durant les troubles du mois de mai, et un tel appentis, construit en perches de bois et en nattes de bambou, aurait trop aisément permis au feu de gagner la maison.

Lota souleva le rideau de la porte et s'en alla. Après être demeuré un moment immobile afin de se recueillir, Yao entendit Moulane, sa fille préférée, qui l'appelait.

— Père, êtes-vous déjà levé ?

Moulane était alors une mince fillette de dix ans, plutôt petite pour son âge. Elle avait des yeux étincelants et ses cheveux noirs retombaient en une natte sur son épaule ; sa légère robe d'été la faisait paraître plus frêle que d'habitude. Elle était accoutumée à venir dans l'appartement de son père, car il aimait à causer avec elle. Tous les matins où son père n'avait pas passé la nuit avec sa mère dans l'appartement intérieur, elle arrivait, à peine lavée et sa toilette faite, lui souhaiter un bonjour matinal dans le corps de logis du devant.

— Ta mère est-elle déjà debout ? lui demanda son père dès qu'elle entra.

— Tout le monde est levé, sauf Tijen et ma sœur, dit Moulane. Pourquoi avez-vous dit hier soir que vos collections n'étaient que du rebut ?

— Si on pense qu'elles ne sont que du rebut, elles ne sont que du rebut, dit-il.

La réponse était trop profonde pour que Moulane la comprît.

— Mais allez-vous vraiment laisser derrière vous tous ces objets ? Vous devriez au moins cacher les petits animaux de jade et d'ambre pour moi. J'y tiens tant !

— C'est chose faite, ma chère enfant.

Il lui confia alors, en grand secret, ce qu'il avait exécuté.

Il lui énuméra tous les objets qu'il avait enterrés, et Moulane les reconnaissait à mesure.

— Et si quelqu'un allait les découvrir et les déterrer ? demanda-t-elle.

— Ecoute, mon enfant, lui dit son père. Toute chose a son propriétaire, que le destin a fixé. Combien de centaines de possesseurs crois-tu qu'ont eus ces bronzes Chou, durant les trois derniers millénaires ? Dans ce monde rien n'appartient à personne de façon permanente. Pour le moment, ces objets sont à moi. Qui dans cent ans d'ici les possédera ?

Moulane demeura tout attristée, jusqu'à ce que son père lui eût dit :

— Si quelqu'un, qui n'en serait pas le propriétaire prédestiné, déterre nos trésors, il ne trouvera que des jarres d'eau.

— Et les animaux de jade, dans la caisse ?

— Ils se transformeront en oiseaux et s'envoleront.

— Mais si *nous* les déterrons à notre retour ?

— Le jade demeurera jade et le bronze demeurera bronze.

Moulane se sentit réconfortée ; mais ce fut aussi pour elle une leçon. La chance, que l'on appelle *fochi*, n'était donc pas quelque chose qui vous vient du dehors, mais est en vous. Pour bénéficier de n'importe quelle sorte de chance ou de bonheur terrestre, un homme doit être capable d'en jouir et de la conserver. Pour qui mérite sa chance, des jarres d'eau se changeront en argent, et pour qui ne la mérite pas, des jarres d'argent se changeront en eau.

Brume bleue, l'aînée des servantes, vint alors demander, de la part de sa maîtresse, si M. Yao était levé. Si oui, elle le pria de venir auprès d'elle pour discuter de la situation.

— Le Second Maître est-il déjà debout ?

— Il est là.

M. Yao franchit avec sa fille une « porte de lune ¹² » et arriva dans le corps de logis intérieur, où il trouva Corail occupée à déplacer des malles de cuir qui jonchaient le sol du vestibule central. Corail, sa fille adoptive, avait un peu plus de vingt ans. Fille de Hsieh, le meilleur ami de Yao, elle avait, depuis la mort de ses parents, été élevée par lui comme sa propre fille ; et, à dix-neuf ans, il lui avait fait faire un excellent mariage. Mais son mari était mort au bout d'un an sans lui laisser d'enfant ; elle avait préféré revenir auprès des Yao avec qui elle vivait depuis quatre ans. Elle secondait beaucoup Mme Yao dans sa tâche de maîtresse de maison et elle était comme une sœur aînée pour Moulane et Mocho. Le chagrin n'avait pas laissé de trace sur son visage ; elle n'avait jamais songé à se remarier et se trouvait parfaitement heureuse. Apparemment, les désirs de la chair ne la tourmentaient pas et elle ne se montrait pas timide en présence des hommes. Comme Moulane, elle appelait M. et Mme Yao « père » et « mère ». Moulane l'appelait *Tachieh* (sœur aînée) ; de sorte que Moulane elle-même, bien qu'elle fût la fille aînée, était appelée par les domestiques *Erh Hsiaochieh* (fille numéro deux), et Mocho *San Hsiaochieh* (fille numéro trois).

Corail se rendait si utile que Mme Yao se reposait beaucoup sur elle, et elle exerçait une grande influence sur les décisions du conseil de famille.

— Vous êtes matinal, Père, dit Corail en se hâtant de reculer les malles pour qu'il pût passer.

— Vous n'avez pas encore peigné vos cheveux. Pensez à le faire après le déjeuner, lui dit-il.

Elle se releva en souriant. Elle avait tressé ses cheveux

pour la nuit et, vêtue de son pyjama, paraissait presque une adolescente.

— Il fera trop chaud après le déjeuner ; je préfère le faire tout de suite.

M. Yao traversa la chambre de l'ouest et pénétra dans la chambre intérieure, où Corail le suivit. Mme Yao était assise sur le lit, tandis que son frère occupait une chaise auprès d'elle. Tous deux discutaient des préparatifs du voyage. Feng Tsé-ane, un jeune homme de trente ans, était vêtu d'une vieille robe de gaze blanche, longue et somptueuse. Brocart nattait les cheveux de Mocho.

Tous, sauf Mme Yao, se levèrent pour saluer le père, qui alla s'installer en face de sa femme. Moulane s'était glissée sans bruit auprès de sa mère et s'assit, prête à écouter ce qui se dirait. Il arrive un âge dans la vie des enfants chinois où, subitement, ils se conduisent comme des grandes personnes, tout en conservant leur puérité d'esprit. Les filles atteignent ce point vers neuf ou dix ans, et les garçons, s'ils ne sont pas gâtés, vers douze ou treize. Ils aspirent à ressembler à leurs aînés, à connaître leur façon de vivre et à les imiter. Savoir comment se tenir, être informé des usages et des lois de la politesse, les remplissent de fierté ; car les ignorer leur ferait perdre la face. Ceux qui sont au courant des bonnes manières sont traités comme des adultes, et assez sévèrement. Moulane, elle, n'avait pas encore appris à craindre sa mère, qui pourtant avait tendance à la sévérité, car depuis qu'elle avait perdu un enfant infirme, elle était devenue plus douce envers les deux filles qui lui restaient, Moulane et Mocho.

On relèvera ici que M. Yao avait une façon à lui de nommer ses enfants. Il avait évité tous ces termes littéraires et banals, dont se composent d'habitude les noms des jeunes filles chinoises : automne, lune, nuage, musc,

verdure, clarté, intelligence, délicatesse, lustre, orchidée, pivoine, rose et toutes sortes de noms de plantes. Il avait pris à la place des noms classiques de l'histoire de la Chine, ce qui se faisait très rarement. Moulane, qui signifie « magnolia », a été le nom d'une Jeanne d'Arc chinoise que célèbre un poème bien connu. Durant une campagne qui dura douze ans, elle remplaça son père à la tête de ses armées, sans que jamais on la reconnût ; et elle avait ensuite repris son existence ancienne, fardée, poudrée, de nouveau vêtue de ses habits de femme. Mocho, qui veut dire « sans souci », était le nom de l'heureuse fille d'une famille riche ; ce nom a été donné, à cause d'elle, à un lac en dehors des murailles de Nankin, qui a subsisté jusqu'à nos jours. Moulien, la troisième fille, avait été dès ses premières années une enfant malade. On la nomma d'après une sainte bouddhiste d'un drame religieux, qui tenta de sauver des souffrances de l'enfer une mère incroyante ; drame qui décrit avec beaucoup de force les tortures des damnés, et qui est très populaire parce qu'il associe le thème de la religion à celui de la piété filiale. Mais bien que ce nom lui eût été décerné par une moniale d'un temple des Montagnes de l'Ouest qui l'avait adoptée comme filleule, la malheureuse Moulien n'avait pas vécu.

M. Yao se tourna vers Feng et lui dit :

— Vous ferez bien de sortir de bonne heure, pour être reçu par le médecin de la Cour impériale.

— Qui donc est malade ? demanda Moulane.

Sa mère l'interrompit :

— Les enfants doivent avoir des oreilles, mais pas de bouche.

S'adressant à son frère, elle ajouta :

— Pourquoi allez-vous le voir ?

— Pour tâcher, par son entremise, d'obtenir quelque

recommandation officielle qui facilitera notre voyage.

— Pourquoi ne pas nous assurer la protection des Boxers, puisque ce sont les Boxers qui sont actuellement au pouvoir ? demanda Moulane qui avait déjà oublié qu'elle devait se taire.

En présence de cette nouvelle proposition, tous se turent. Feng regarda Yao, qui regarda Feng, tandis que Mme Yao les regardait tous les deux.

M. Yao considéra sa fille et, rayonnant de fierté, déclara :

— Elle a une idée. Le mieux serait d'obtenir du prince Tuan un sauf-conduit. Le médecin de la Cour le connaît.

— Regardez-moi cette petite, dit Corail. Elle n'a que dix ans ; mais ne vous y trompez pas ! J'aurai peur d'elle, quand elle sera grande. Il faudra lui trouver un mari muet, et, sa vie durant, elle parlera pour deux.

Moulane était à la fois ravie de son triomphe inattendu et embarrassée par l'approbation des grandes personnes.

— La petite n'a fait que dire ce qui lui a passé par la tête. Qu'est-ce qu'elle peut comprendre à tout cela ? dit la mère, en s'efforçant, selon la coutume, de rabattre la fierté de sa fille.

Brume bleue vint annoncer que le déjeuner était servi.

— Où est Tijen ? demanda la mère, inquiète de son fils.

— Il assiste au repas de son faucon, qu'Ecran d'Argent est en train de nourrir dans le jardin de l'est. Je l'ai prévenu.

La famille se rendit dans la salle à manger, qui était à l'est de la cour. Ils n'avaient pas fini de déjeuner que Lota annonça que le cocher était là. Feng fourra un morceau de pain dans sa bouche et sortit pour lui parler.

Le cocher expliqua qu'il y avait beaucoup de soldats et de bandits en dehors des portes, qu'il était difficile de trouver des mules et des chevaux, que peu de cochers

étaient disposés à entreprendre un pareil voyage et, qu'en conséquence, il fallait le payer cher pour que l'affaire en valût la peine. Il énonça un prix qui était exorbitant : cinq cents taëls pour cinq carrioles. Une somme modique, selon lui, pour un voyage d'environ dix jours qui comportait de grands risques. Malgré un long marchandage, le cocher ne céda pas d'un pouce, alléguant avec obstination qu'il avait grande chance de perdre ses mules, ses carrioles et tout. Feng lui expliqua qu'ils auraient la protection officielle ; mais il ne put obtenir que l'autre réduisît son prix. Comme le cocher paraissait honnête, Feng finit par accepter, quoique sans aucun doute ce dût être le voyage le plus coûteux qu'ils eussent jamais fait.

Quand Feng revint et les mit au courant de l'arrangement pris, Mme Yao déclara que le prix était incroyable, mais qu'on ne pouvait faire autrement. Les enfants furent très excités d'apprendre qu'ils voyageraient dans cinq carrioles et se mirent à discuter comment ils se répartiraient. Tijen voulait être avec la servante Ecran d'Argent, tandis que Moulane et Mocho réclamaient Corail. Ce voyage n'apparaissait aux enfants que comme une partie de plaisir ; pour Moulane et Mocho, ce serait la première fois qu'elles voyageraient en carriole et en bateau. Elles étaient impatientes de voir Hangtchéou, dont leur mère et Corail leur avaient si souvent parlé.

Feng rendit visite au médecin de la Cour, qui était très lié avec la famille Yao ; il promit de procurer le sauf-conduit et ce qu'il pourrait obtenir comme escorte. Un ordre du prince Tuan leur assurerait une protection à la fois contre les soldats et les Boxers qu'ils pourraient rencontrer.

Faire les bagages était devenu bien plus simple, depuis que M. Yao avait décidé qu'ils n'emporteraient que leurs

vêtements d'été. Il restait pourtant assez à faire pour que toute la maisonnée fût occupée pendant la journée entière. Seul, Tijen continua à jouer dans le jardin de l'est avec son faucon, empêchant ainsi Ecran d'Argent de vaquer à ses autres tâches.

Ce soir-là, il y eut un coucher de soleil éclatant, qui promettait pour le lendemain une journée torride. Après le dîner, la famille tint conseil et décida comment l'on se répartirait dans les carrioles. Mme Yao expliqua clairement à chacun qu'ils allaient à Tehtchéou où ils s'embarqueraient, et leur donna l'adresse de leur maison de Hangtchéou, pour le cas où l'un d'entre eux viendrait à s'égarer. Puis elle leur enjoignit de se coucher de bonne heure, du moment qu'ils devaient se lever à l'aube.